

Charles Jaigu: «Post-scriptum de Soljenitsyne»

CHRONIQUE - Georges Nivat a réuni les communications d'un colloque qui s'est tenu en 2018 pour le centenaire de l'écrivain. Excellente idée. On en apprend beaucoup sur les malentendus qui ont déformé sa vie et son œuvre.

Par Charles Jaigu

Publié le 03/03/2021 à 20:48,

Mis à jour le 03/03/2021 à 20:48



«

Soljenitsyne savait que la France était le pays des guerres civiles politiques, et qu'il fallait y livrer bataille, et c'est là qu'il a retourné l'opinion», explique Georges Nivat. Jean-Marc ZAORSKI/GAMMA RAPHO

En 1962, pendant son service militaire en Algérie, Georges Nivat, à l'époque étudiant en russe, a reçu par courrier la revue *Novy Mir*, qui publiait un récit bref sur la vie quotidienne d'un moujik interné dans un camp de travail. C'était la première fois qu'on voyait d'aussi près la face cachée de la lune. Comme tant d'autres, Georges Nivat ne s'y trompa pas. *Une journée d'Ivan Denissovitch* était un événement. C'est ainsi qu'il se

convertit au soljenitsysme. Soixante ans plus tard, celui qui est devenu entre-temps universitaire émérite, reste l'un des inlassables commentateurs de l'incommode dissident. En 2018, il a coorganisé avec l'ancien ambassadeur à Moscou, Pierre Morel, et l'ex-député UMP Hervé Mariton, un colloque à l'occasion du centenaire de la naissance du grand homme. Hervé Mariton, authentique passionné, est le seul maire de France à avoir baptisé une place du nom de l'écrivain. À Moscou, une des artères de la capitale qui portait le glorieux nom de «Grande Perspective communiste» a été remplacée par «l'avenue Soljenitsyne». Ni à Paris, ni dans les places fortes du communisme municipal on a cependant jugé utile d'imiter Mariton.

À vrai dire, la France n'était pas le pays d'élection pour Soljenitsyne. Il était germanophone, et au début de son exil, en 1974, il avait prévu de vivre à Zurich. C'était une manière de défier Lénine, qui y avait préparé la révolution. Mais le KGB avait loué un appartement en face du sien, et il fallut se résoudre à vivre en Amérique. Dans l'intervalle, il passa par la France. Il n'avait pas d'attrance pour ce pays sous influence d'un Parti communiste puissant. Vivre ou séjourner en France lui paraissait «*contre-indiqué*», écrit-il dans ses Mémoires «*Pour un dissident échappé d'Union soviétique, la France était vouée au sinistrisme, et donc hostile*», nous dit Georges Nivat. Cette tendance sinistrogyre est éclairée par la contribution du fondateur de la revue *Commentaire*, Jean-Claude Casanova, qui étrille l'aveuglement sartrien et les attaques des communistes français à l'endroit du grand dissident. De son côté, Antoine Compagnon ne ménage pas son ancien maître, Roland Barthes, qui jugeait l'enthousiasme pour l'écrivain témoin de son temps très surfait et son style démodé. Et pourtant, c'est bien en France qu'une partie du phénomène Soljenitsyne a été inventé et propagé. Il le fut grâce à la ferveur d'une petite communauté russe dissidente de Paris, mais aussi grâce à l'engagement d'esprits sans parti pris, sinon celui de la liberté d'expression - d'André Glucksman à Claude Durand. Enfin, la gauche anticommuniste en a profité pour régler ses comptes avec l'encombrant PCF. Tout cela a permis de transformer le pays de Robespierre en terre d'accueil bienveillante de ce dissident pénétré d'un antijacobinisme viscéral. «*Il savait que la France était le pays des guerres civiles politiques, et qu'il fallait y livrer bataille, et c'est là qu'il a retourné l'opinion*», constate Nivat.

Il désapprouve l'embellissement des années Staline au nom du patriotisme russe. C'est pourquoi il refuse d'accuser les autres nations des maux qui rongent la Russie

Mais la route de l'exil a continué jusqu'au Vermont. Et de là a surgi un nouveau Soljenitsyne. Il est devenu le Caton de l'amollissement occidental. C'est cette raideur morale qu'on lui a le plus reprochée, notamment après le discours d'Harvard en 1978. On le découvrait dissident à l'égard du monde «libre», qu'il trouvait asservi au règne de la marchandise. Il ne voulait ni de Marx ni du fétichisme de la marchandise, et surtout pas d'une «détente» entre les deux mondes. La publication de ce colloque redresse et précise les malentendus sur ce point. On lui a reproché d'être un conservateur slavophile, un antisémite, et un nostalgique du régime tsariste. Or il fut un conservateur libéral, un prosémite et un critique sévère du tsarisme.

La contribution d'Hélène Carrère d'Encausse remet le sujet à sa juste place. Soljenitsyne a été un anti-impérialiste convaincu. Il ne cesse de critiquer l'expansionnisme qui a épuisé la société civile. *«Il dénonce la politique de conquêtes territoriales, à ses yeux trop de tsars ont confondu la puissance et l'espace»*, résume Carrère d'Encausse. Son modèle du bon réformateur russe est Stolypine. Il a même accroché dans son bureau un portrait du ministre libéral réformateur de Nicolas II assassiné en 1911 par un agent bolchevique. Stolypine avait accordé le droit de propriété aux paysans, mais il avançait à pas comptés. Dans une autre contribution, Michel Niqueux explique à merveille le conservatisme de Soljenitsyne: celui-ci ne refuse pas l'inspiration libérale, il en refuse l'imitation servile. Il suggère qu'une hybridation, à la japonaise, aurait mieux valu. Pourtant les changements de l'ère Meiji n'ont pas été moins brutaux. Reste ce désir jamais rassasié de trouver *«la ligne médiane»* entre Russie et Occident. Ce livre en témoigne excellemment. Niqueux cite dans sa conclusion la politologue israélienne Dora Sturman: *«À tout bout de champ, Soljenitsyne est présenté comme un réactionnaire rétrograde et un chauviniste xénophobe, alors que nous sommes en présence d'un moraliste religieux, d'un libéral au sens classique, et d'un centriste en politique.»*

On lui a reproché d'avoir approuvé Poutine. Il ne pouvait pas ne pas appuyer le retour de l'autorité dans un pays livré au chaos eltsinien. Mais, comme le dit fort bien Nivat, *«Soljenitsyne ne fait pas de politique politicienne. Il définit des principes.»* À chacun de se débrouiller pour voir comment ils s'appliquent. Ceux-là sont au nombre de deux. Le premier est le rejet d'une politique du mensonge. Il a décrit le règne de la terreur qui modifia le caractère russe en rendant *«inévitables de mentir et faire semblant»*. C'est pourquoi il désapprouve l'embellissement des années Staline au nom du patriotisme russe. Et c'est pourquoi il refuse d'accuser les autres nations des maux qui rongent la Russie. Le second principe est l'autolimitation. C'est une injonction écologique avant l'heure, qui enjoint chaque humain à une retenue vis-à-vis des autres et du cosmos. Le dosage de cette retenue n'est pas précisé, mais on voit bien ce que ce principe a d'actuel. On peut s'interroger sur le discours d'Harvard, qui est disséqué dans ce livre. Faut-il conclure de son ton et son fond que l'écrivain luttteur met un signe d'équivalence entre les totalitarismes communistes et le conformisme paresseux des démocraties libérales? *«On ne va pas mettre en balance un discours de trente pages et les douze mille pages écrites sur la terreur communiste»*, nous répond Nivat. Il y a cette tentation chez certains commentateurs. Mais il y a une toute petite différence. Dans les démocraties libérales, on peut s'indigner. On peut dénoncer les sybarites repus et les Athéniens décadents. Soljenitsyne ne s'y est jamais trompé.

Soljenitsyne et la France, sous la direction de Georges Nivat, Éd. Fayard, 416 p, 26 €. *Fayard*